

Tite 2/11-15 et 3/4-7

Noël et son cortège de fêtes est passé. Les bergers sont retournés à leurs moutons, les mages à leurs étoiles et nous à notre quotidien. Les commerces sont désertés, les Églises se sont vidées des foules de Noël. Et tout est comme avant, comme chaque année. Et ce n'est pas le passage à une nouvelle année qui y a changé quoi que ce soit. La question qui nous est posée après chaque Noël est bien : "comment continuer ? Comment continuer à attendre alors que l'on vient de proclamer que tout nous était donné en cet enfant et que ce "tout" n'a pas changé le monde ?". Pour les premiers chrétiens ce n'était pas évident. Ce que nous revivons au cours de l'année liturgique était pour eux une question centrale : "*comment attendre celui qui est déjà venu ?*" La question du retour du Christ qui tardait était essentielle pour l'Église primitive. Et cela a donné tous ces textes des apôtres et de leurs disciples qui essaient d'y répondre.

Celui qui est proposé à notre lecture aujourd'hui pour nous aider à continuer après Noël, pour ne pas désertier l'Église en attendant Noël prochain, s'articule autour de trois verbes : **renoncer**, pour **vivre** et **attendre**. La grâce de Dieu, source de salut pour les hommes, a été manifestée, est-il écrit, mais il faut continuer. Ces trois verbes nous sont donnés pour baliser le chemin.

Il est impossible de continuer à vivre et de continuer d'attendre sans d'abord avoir **renoncé** à un certain nombre de choses, sans avoir dit "non" à certaines orientations de vie. Jacques Ellul aimait à dire que le premier devoir du chrétien est d'apprendre à dire "non"... je reprendrais volontiers ce leit motiv à mon compte à condition que l'on comprenne bien que cette attitude négative face au monde n'est pas une attitude négative face à la vie et qu'elle n'entraîne aucun ascétisme, bien au contraire ! Vous connaissez l'histoire africaine du singe et du bocal (j'ai dû déjà vous la raconter plusieurs fois) dans laquelle un singe refuse de lâcher les cacahuètes qu'il tient à pleine main dans un bocal et reste ainsi prisonnier et à la merci du chasseur. Il suffirait qu'il renonce à ses cacahuètes pour pouvoir vivre. Le renoncement fait partie de la vie et en est la condition. Le gain se trouve dans la perte. Pour vivre une vie de couple avec un homme ou une femme, il faut renoncer à tous les autres; pour choisir un métier, il faut renoncer à tous les autres...etc.. La vie est faite de choix et donc de renoncements car renoncer, c'est tout simplement être homme, accepter d'être inscrit dans l'humanité. L'auteur de notre texte nous invite à renoncer à deux choses : "l'impiété" et les "désirs mondains", deux concepts qui définissent une orientation de vie à l'opposé de l'évangile, une orientation de vie qui justement est celle de la consommation effrénée où l'on ne veut rien se refuser, où l'on ne veut renoncer à rien, comme si l'on était tout puissant, comme si l'on était soi même Dieu. Car en fait... ne pas vouloir renoncer, c'est vouloir vivre comme si tout nous était possible, comme si l'on était tout puissant, comme étant soi même son propre Dieu.... C'est bien à cela que l'Écriture nous invite à renoncer : la vie sans Dieu (ce que ma traduction de la Bible appelle l'impiété) et le désir de de ce qui appartient au monde, de toutes ces choses qui sont tellement désirées qu'elles en deviennent idoles... Y renoncer, ce n'est pas les diaboliser, ne plus s'en servir mais les remettre à leur place d'objets..., pour *vivre*, ce qui nous conduit à notre deuxième verbe.

Pour vivre... le renoncement à la "vie sans Dieu" n'est pas synonyme d'une invitation à sortir du monde. Au contraire, c'est la condition nécessaire pour vivre dans le temps présent. Ce renoncement ne nous extrait pas du monde, il nous y renvoie mais avec une distance critique, celle de la sagesse, d'une vie tournée vers Dieu et enracinée dans la justice. Autrement dit il nous y renvoie avec une spiritualité et une éthique différentes de celles dont le monde a l'habitude. Il y a quelques années, on aimait parler là d'attitude révolutionnaire. Aujourd'hui on aime moins le terme, mais c'est la même chose. Ayant renoncé à vivre comme tout le monde sans se poser de question, le chrétien peut être porteur pour sa société d'une différence qualitative radicale. C'est peut être là le changement apporté dans le monde par la venue du Fils de Dieu lors du premier Noël. Et ce sont les

chrétiens qui en sont responsables. A ceux qui se demandaient pourquoi le monde continuait comme avant, l'auteur de notre épître dit en d'autres termes : la conséquence du premier Noël, c'est que vous devez agir dans le monde pour le changer ! C'est à vous de faire que ce ne soit pas "comme avant" !

Ainsi on peut passer sans sombrer dans l'utopie au 3e verbe : Espérer ou plutôt "attendre dans une attitude accueillante". Attendre... oui mais quoi puisqu'en Christ tout nous est donné... attendre qu'il soit révélé dans sa gloire, dit le texte, c'est à dire qu'il soit révélé tel qu'il est... Mais ne disons nous pas qu'après Noël, le Vendredi Saint et Pâques, la révélation est complète ? Le paradoxe est bien là. Il est venu et nous devons l'attendre encore. Le renoncement dont nous parlions à l'instant creuse en nous ce manque dans lequel sa parole peut résonner, dans lequel il peut venir habiter, notre attitude dans le monde témoigne du fait que tout n'est pas accompli, que le monde ne l'a pas encore reçu. La venue de Dieu vers nous à la crèche de Bethlehem n'épuise pas l'attente. Tel était le message que si peu ont compris à l'époque, tel est le message si difficile à accepter encore aujourd'hui... peut être parce que nous sommes un peu envers Dieu comme le singe avec ses cacahuètes, nous voulons le saisir, le garder alors qu'il se rencontre et se vit en chemin, en attente, en espérance car comme il est dit ailleurs, nous marchons par la Foi et non par la vue.